



HAL
open science

CR de G. Papantoniou, Religion and Social Transformations in Cyprus from the Cypriot Basileis to the Hellenistic Strategos (2012)

Sabine Fourier

► **To cite this version:**

Sabine Fourier. CR de G. Papantoniou, Religion and Social Transformations in Cyprus from the Cypriot Basileis to the Hellenistic Strategos (2012). 2013, pp.445-450. hal-01456565

HAL Id: hal-01456565

<https://hal.science/hal-01456565>

Submitted on 28 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte rendu

Giorgos PAPANTONIOU, *Religion and Social Transformations in Cyprus from the Cypriot Basileis to the Hellenistic Strategos*, *Mnemosyne* Supplement 347, Brill, Leyde – Boston (2012). ISBN 978-90-04-22435-3.

Soutenue à Dublin en 2008, la thèse dont ce livre est issu s'inscrit dans un renouveau des études chypriotes qui doit beaucoup aux recherches et à l'enseignement de Maria Iacovou. Deux traits en sont particulièrement distinctifs : le choix de la longue durée, héritée de Fernand Braudel, et l'adoption d'un point de vue insulaire. La période de transition, de transformations que l'auteur se propose d'étudier trouve donc ses racines dans l'organisation politique et sociale des royaumes chypriotes (souvent dès l'époque archaïque) et elle se prolonge largement jusqu'à la fin du III^e s. av. J.-C.¹. L'auteur défend, avec force, une nouvelle temporalité qui, au-delà de l'idée simpliste d'un prétendu « conservatisme » insulaire ou provincial, marque un passage progressif, et tout en nuances, de l'époque des royaumes à la souveraineté lagide : la respiration propre de l'histoire de l'île, qui ne coïncide pas avec l'intrusion d'éléments extérieurs, invite à envisager ensemble la période chypro-classique II et la période hellénistique I, et à ne placer de rupture qu'à la fin du III^e s. L'histoire sociale, où les acteurs indigènes (élites et non-élites) négocient en permanence leur statut face au pouvoir étranger, prend le pas sur l'histoire événementielle. L'accent est mis désormais sur les acteurs et les pratiques, bref, sur une vision dynamique qui rend caduques les périodicités créées par l'histoire politique. C'est au demeurant une conclusion partagée par nombre d'ouvrages récents portant sur l'administration lagide de l'Égypte même², ainsi que par une autre thèse sur Chypre dont il faut souhaiter la publication prochaine³ et qui fait la part belle, contrairement à l'ouvrage recensé, aux sources écrites (littéraires et épigraphiques).

Le projet est, on le voit, ambitieux : en étudiant le paysage religieux et les pratiques culturelles, l'auteur se propose d'écrire une histoire sociale complète

-
1. L'approche est voisine, dans un style très différent, de celle d'Anna Satraki (*Κύπριοι βασιλείς από τον Κόσμάσο μέχρι το Νικοκρέοντα*, *Archaïognosia* 9, Athènes [2012]) qui privilégie l'étude de longue durée de la royauté chypriote (de l'Âge du Bronze à l'époque hellénistique) et s'intéresse avant tout aux acteurs eux-mêmes de cette histoire (les rois chypriotes).
 2. Voir en particulier les travaux de J.G. Manning et de D.J. Thompson, cités dans la bibliographie.
 3. S. LEJEUNE, *Chypre en transition. Les cités chypriotes de la fin des royaumes autonomes à la mise en ordre lagide, IV^e-III^e s. av. J.-C.*, thèse inédite, Université de Paris Ouest – Nanterre – La Défense (2013).

(«holistique» est un terme qui revient fréquemment), à l'aide d'un cadre théorique («récent theoretical developments on social power and the archaeology of religion»), d'une grille interprétative clairement posée dans la très longue première partie (chapitres 1 et 2) puis éprouvée sur des études de cas, régionales (Soloï et Amathonte, chapitre 3) et thématique (les portraits, chapitre 4). L'auteur justifie sa démarche en prenant soin de souligner le nécessaire équilibre entre modélisation théorique et présentation des données archéologiques: «I will try to maintain a balance between presenting data and interpreting it in the light of modern theory, i.e. without forcing any highly theorised models onto the material evidence» (p.54). On pense malgré tout à l'avertissement de Carlo Ginzburg: «Le discours sur la méthode n'a de valeur qu'en tant que réflexion *a posteriori* sur une recherche concrète, et non pas quand il se présente (et il en va pourtant ainsi la plupart des fois) comme une série de prescriptions *a priori*»⁴. En l'occurrence, le relevé des sources documentaires, certes souvent lacunaires et hétérogènes, se double parfois d'une série de recommandations sur ce qu'il faudrait ou qu'il aurait fallu faire pour qu'elles soient exploitables selon les problématiques modernes⁵, constat naïf: la recherche historique elle-même, comme les vestiges archéologiques sur lesquels elle s'appuie, doit être contextualisée. Par ailleurs, la rareté des sources et l'attention portée à toutes les composantes du tableau, dans un refus constant des oppositions franches (élites/non-élites, indigènes/étrangers) et des interprétations forcées, débouche sur un concert de nuances, polyphonique, au risque parfois de rendre la réalité antique inaudible: les pages de conclusion (p.355-368), plus resserrées, offrent heureusement un bilan plus affirmé.

Le premier chapitre pose le cadre historique, il dresse un bilan historiographique (maigre, le sujet n'étant que depuis peu à la mode) et il convoque une armada de figures tutélaires (Marx, Weber, Foucault, Gramsci, Bourdieu, etc.) et de concepts. L'auteur y critique justement les notions d'«hellénisation», de «*koinè*» et d'«hybridity» (encore un terme issu des catégorisations naturalistes par le truchement de la linguistique puis de l'anthropologie et dont les archéologues théoriciens anglo-saxons, friands de vêtements empruntés ou trop timorés pour revêtir ceux de leur science propre, humaine, font un usage forcé). L'auteur y souligne avec raison, après R.S. Bagnall⁶, que l'existence d'un stratège à Chypre avant 217 est douteuse. Le deuxième chapitre s'intéresse aux paysages sacrés et à leur mode d'interprétation. Là encore, l'auteur pose un certain nombre de

4. C. GINZBURG, *Le fil et les traces. Vrai, faux, fictif*, Paris (2010), p.425.

5. Par exemple p.122 à propos des prospections («Survey projects need to address those issues more emphatically»), ou p.127 à propos de l'archéologie funéraire («A more rigorous topographical, as well as osteological analysis, needs to be made»).

6. R.S.BAGNALL, *The Administration of the Ptolemaic possessions outside Egypt*, Leyde (1976), p.38-45.

remarques justes et importantes, par exemple à propos de la continuité du culte dans les sanctuaires urbains de Kition après la disparition de Pumayyaton (p. 87).

Ce sont les deux derniers chapitres toutefois, où la théorie s'efface devant la singularité du cas historique, qui sont les plus convaincants. L'étude des temples de Soloi-*Cholades*⁷ met en évidence l'originalité de ce lieu de culte et les subtiles recompositions du paysage sacré entre le III^e s. av. et le IV^e s. ap. J.-C. L'importance des divinités égyptiennes et du culte royal ptolémaïque y est envisagée dans un dialogue, une négociation constante entre traditions culturelles locales et stratégies idéologiques. De même, l'analyse des cultes amathousiens de l'époque archaïque à l'époque hellénistique (en particulier ceux du palais) s'appuie avec beaucoup de finesse sur le répertoire iconographique, notamment fourni par les figurines de terre cuite et il montre comment les changements témoignent à la fois d'adaptations et de permanences renouvelées. Enfin, le dernier chapitre, consacré aux portraits, renonce justement aux identifications forcées pour proposer un tableau plus complexe où les modèles empruntés passent par le filtre et le relais de supports locaux. En étudiant la localisation de ces portraits (le plus souvent connus seulement par leur base), l'auteur met en relief l'abandon progressif des sanctuaires extra-urbains au profit des grands sanctuaires urbains et des centres monumentaux, la fonction dédicatoire étant progressivement abandonnée par les élites locales au profit des officiers lagides.

Après une conclusion ferme et un épilogue, l'ouvrage propose deux annexes, l'une dressant la liste des sanctuaires chypriotes, l'autre celle des bases inscrites de Palaepaphos et des identifications proposées de portraits. Quelques observations de détail : le sanctuaire de Kition-*Patsalos* inventorié sous le n° 56 (tableau A.3) est le même que celui qui est inventorié sous le n° 69 (tableau A.2) ; fouillé par Cesnola, c'est un sanctuaire fondé probablement à l'époque classique (datation des inscriptions selon l'ère royale) et fréquenté sans solution de continuité pendant la période hellénistique I ; l'inventaire des bases de Palaepaphos, dressé d'après Mitford, devra être revu grâce au corpus de J.-B. Cayla⁸. Le livre se clôt sur une abondante bibliographie (dont on peut être sûr qu'elle a été lue de près), une presque centaine d'illustrations et un index utile.

Le point de vue « chyro-centrique »⁹ adopté offre donc des perspectives fructueuses, à condition toutefois de ne pas considérer l'île dans son isolement.

7. Les principales conclusions de cette étude avaient été présentées lors du colloque de Nanterre et Paris consacré à Chypre aux époques hellénistique et impériale : G. PAPANTONIOU, « 'Revisiting' Soloi-Cholades. Ptolemaic Power, Religion and Ideology », *CCEC* 39 (2009), p. 271-287.

8. *Les inscriptions de Paphos. Corpus des inscriptions alphabétiques de Palaepaphos, de Néa Paphos et de la Chôra paphienne*, TMO, Lyon, en préparation.

9. Le terme, fort mais peut-être critiquable en raison des limitations qu'il suppose, est emprunté à M. IACOVOU, « Advocating Cyprocentricism: An indigenous model for the emergence of state formation on Cyprus », in S.W. CRAWFORD *et al.* (éds),

Pourquoi devrait-on réserver, comme l'auteur le fait (p.xiii), le titre de *basileus* aux seuls rois « chypriotes » (terme auquel il faudrait donc prêter une valeur non pas ethnique puisqu'ils portent des noms aussi bien grecs que phéniciens, mais en quelque sorte, et de façon tout à fait anachronique, nationale)? La royauté chypriote ne meurt certainement pas en 310 avec le dernier roi indigène (qu'il soit de langue grecque ou phénicienne). Ménélas, frère de Ptolémée, est encore un roi chypriote : c'est ce que montre son monnayage d'or sur lequel le titre royal est abrégé sous la forme remarquable du signe chypro-syllabique *pa-* et non pas sous celle de la syllabe alphabétique BA, comme sur le monnayage de ses prédécesseurs salaminien¹⁰. Envisager l'histoire de l'île hors de son temps et de son lieu selon un modèle de développement propre n'a guère plus de valeur que l'ancien « conservatisme » ou « provincialisme » insulaire supposé. Que penser, ainsi, du rapprochement, certes emprunté et seulement évoqué en note (p.371, n.5), entre la figure de Makarios et celle du stratège *archiereus* hellénistique, qui ignore, au prix d'une « longue durée » imaginaire, les antécédents immédiats du rôle politique des personnalités religieuses orthodoxes sous administration ottomane puis britannique?

L'étude repose sur une documentation presque exclusivement archéologique, même si l'auteur témoigne d'une bonne connaissance générale de la bibliographie. Une attention plus précise aux sources écrites aurait toutefois permis d'éviter certaines erreurs ponctuelles et de compléter, souvent dans le sens de son argumentation, certaines démonstrations. Quelques remarques doivent être corrigées. Quel est ce « dialecte grec » dont l'influence se ferait sentir à Chypre à partir du moment où l'alphabet grec y est attesté (p.53)? Une réflexion intéressante aurait pu porter sur le lien étroit entre dialecte chypriote (qui est un dialecte grec) et écriture syllabique ainsi que sur les contextes d'utilisation du grec de la *koinè* (langue et écriture alphabétique). De même, l'usage du phénicien (langue et écriture) et des bilingues digraphes (alphabet phénicien/ grec chypro-syllabique) à l'époque des royaumes est particulièrement significatif :

Up to the Gates of Ekron: Essays on the Archaeology and History of the Eastern Mediterranean in Honour of Seymour Gitin, Jérusalem (2007), p.461-475.

10. Cf. E. MARKOU, *L'or des rois de Chypre. Numismatique et histoire à l'époque classique*, *Mélétēmata* 64, Athènes (2011), p.186 et pl. XXV. D'autres rois chypriotes sont d'ailleurs probablement attestés après 310. C'est le cas d'Eunostos de Soloi, qui épouse Eirênê, la fille de Ptolémée (*ibid.*, p.186-189; cf. également les remarques d'A.DESTROOPER-GEORGIADIS, «The Cypriote coinage during the 4th century B.C.: Unified or chaotic évolution in the Hellenistic period?», in P.FLOURENTZOS (éd.), *From Evagoras to the Ptolemies*, Nicosie (2007), p.272, en particulier n.37). C'est aussi le cas de Lapéthos où une royauté locale s'est peut-être maintenue jusqu'au passage de l'île sous autorité antigonide : l'ère civique de Lapéthos commence, de fait, en 307/6 selon une inscription phénicienne (Larnakatis-Lapithou II = *KAI* 43, cf. J.TEIXIDOR, «Ptolemaic Chronology in the Phoenician Inscriptions from Cyprus», *ZPE* 71 [1988], p.188-190). La situation n'est, au demeurant, guère différente en Phénicie.

exclusivement découvertes hors de Kition, dans des sanctuaires de territoires soumis à son influence (Apollon-Resheph à Idalion et à Tamassos-*Phrangissa*), les inscriptions bilingues émanent de personnages certes importants du royaume mais jamais de rois, dont les dédicaces sont toujours écrites seulement en phénicien¹¹. Contrairement à ce qui est écrit (p. 118), les organes institutionnels fondamentaux de la cité grecque, en particulier la *boulè*, ne sont pas attestés dans l'île dès le III^e s., même si le statut de cité est clairement établi, d'après les textes, pour un certain nombre de villes chypriotes¹². Certaines inexactitudes grèvent malheureusement l'argumentation : aucune inscription syllabique du IV^e s. ne donne aux rois de Paphos le titre d'*archiereus*¹³. Les deux inscriptions auxquelles il est fait référence (*ICS* 16 et 17) consignent le titre de *iereus* de la Grande Déesse (*wanassa*), porté par les rois Timarchos et Echetimos¹⁴. Autre titre religieux attesté dans les inscriptions syllabiques de Paphos, *archos* apparaît accolé à un nom de lecture difficile, mais qui ne semble pas royal, dans les deux dédicaces rupestres du sanctuaire souterrain d'Apollon Hylatès (*ICS* 2-3). Le même titre est ensuite attesté à l'époque hellénistique, après la disparition de la dynastie royale paphienne, pour désigner l'*archos* des Kinyrades (*LBW* 2798). En revanche, le titre d'*archiereus* est bien attesté avant qu'il ne soit porté par les stratèges de l'administration lagide, au début du III^e s. av. J.-C., mais pas à Paphos : il est accolé, sur une inscription de Larnaka-tis-Lapithou, au nom d'un certain Praxidémios, grand-prêtre et chef d'un collège de prêtres de Poséidon Narnakios, qui décident d'honorer un grand bienfaiteur, Nouménios fils de Nouménios (*LBW* 2779). Or, comme le notaient déjà Le Bas et Waddington, ce dernier était sans doute le père d'Hérakoros fils de Nouménios, qu'une autre inscription de Larnaka-tis-Lapithou désigne comme « stratège » (*LBW* 2780). Voilà donc les deux titres des stratèges lagides de Chypre non pas portés par une seule personne mais par différents membres d'une même élite phénicienne du début du III^e s. dont les liens avec l'élite politique du royaume de Lapéthos à la fin du IV^e s. peuvent être démontrés. Ajoutons que c'est du même sanctuaire que provient la première attestation chypriote d'un culte royal ptolémaïque (*LBW*

-
11. Le texte auquel il est fait référence p. 259 (*ICS* 220) n'est pas une consécration du roi Milkyaton, mais celle de l'*adôn/wanax* Baalrom. Que dire des références aux « inscriptions votives phéniciennes » qui témoigneraient d'un lien étroit entre le roi et la divinité (p. 277), avec comme référence la thèse inédite de M. Given de 1991, sinon que le besoin d'un corpus des inscriptions phéniciennes de Chypre se fait cruellement ressentir.
 12. Cf. la mise au point de J.-B. CAYLA, A. HERMARY, « Chypre à l'époque hellénistique », in M.-Th. LE DINAHET (éd.), *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre au I^{er} siècle avant notre ère*, Nantes (2003), p. 232-256.
 13. Contrairement à ce qui est écrit p. 277 (et répété p. 343).
 14. D'autres inscriptions auraient pu être citées (*ICS* 4 : Timarchos ; *ICS* 6-7 : Nicoclès).

2778: dédicace d'un autel à Ptolémée [Sôter] par un certain Praxidémos, sans doute le même). La confusion de l'auteur est donc d'autant plus regrettable que ces sources épigraphiques, en attestant l'existence de magistratures (au sens le plus large du terme) héritées de l'époque des royaumes et en mettant en relief le rôle actif des élites locales dans les débuts du culte ptolémaïque, abondent dans le sens de sa conclusion et auraient pu constituer autant d'arguments de poids dans sa démonstration.

Cette réserve posée, on doit recommander la lecture de cet ouvrage qui replace la période hellénistique au cœur des problématiques qui intéressent les historiens de Chypre et renoue, avec raison, les fils qui avaient été coupés par des spécialisations académiques.

Sabine FOURRIER
HiSoMA-UMR 5189
MOM, Lyon